

J. JAUREGUIBERRY

---

Le  
Basque moyen  
(Portrait)



BAYONNE

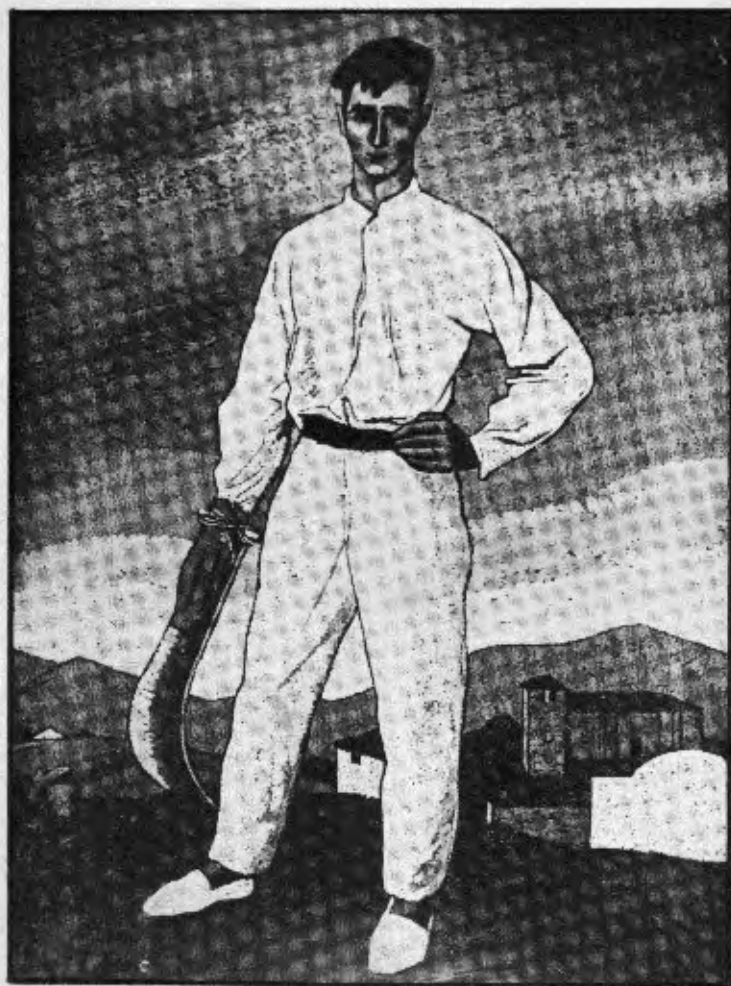
—  
Imprimerie S. SORDES

—  
1929



for De Madeline  
Sanguiberry  
Sibay (Tardets)

Arignay



*D'après le Tableau de Ramito ARRUE.*

## **Le Basque moyen**

Il a été tiré de cet ouvrage  
500 exemplaires numérotés de 1 à 500  
sur papier Vélín par fil Lafuma

N° 408



M- 25086

R- 40495

ATV  
17734

J. JAUREGUIBERRY

---

Le  
**Basque moyen**  
(Portrait)



BAYONNE

—  
Imprimerie S. SORDES

—  
1929

*A la mémoire de mon père.*



# Le Basque moyen

---

Depuis quelque temps il n'est bruit que de français moyen, d'anglais moyen, d'italien moyen, de chinois moyen. A mon tour de vous présenter le basque moyen.

Qu'est-il au juste, ce personnage dont on parle tant, sans guère le connaître? Tout d'abord, il ne vous échappera pas que le basque moyen est plutôt grand (n'en déplaise à M. de la Palisse). Ne fixons pas de chiffres. Rien de plus artificiel que le langage des chiffres. Ce qu'on peut légitimement soutenir, c'est que chez nous, la stature de l'homme « fuit toute extrémité ». La taille très haute y est l'exception, de

même la très petite taille. On les qualifie l'une et l'autre par des termes péjoratifs, marquant par là qu'on ne les juge point représentatives de la race. Du côté de Tardets, *üzkü aphal* et *zankha lüz* sont également tournés en dérision.

Revenons au basque moyen ; à sa tête, pour commencer. Qu'elle soit à part, sa tête, nul ne le conteste. Artistes et savants se sont évertués au dégagement de ses traits spécifiques. Entre nous, je ne jurerais pas qu'ils y aient réussi. Cette diable de tête s'est jouée de la plume de l'écrivain, de la palette du peintre, du compas de l'anthropologiste. Du compas, surtout. Je respecte fort les savants, mais j'ai idée que souvent leur science se borne à la découverte de néologismes. Et quels néologismes ! Sachez que les humains ont été scientifiquement classés en brachycéphales, dolycocéphales, mésocéphales, selon que leur crâne est

rond, long, entre les deux. Ces vocables doctes et barbares ont fait fortune ; je suis même surpris qu'ils ne soient pas encore utilisés, par le gendarme, pour ses signalements, ni pour ses invectives, par l'automédon. Le basque moyen, lui, serait mésocéphale. Va pour mésocéphale !

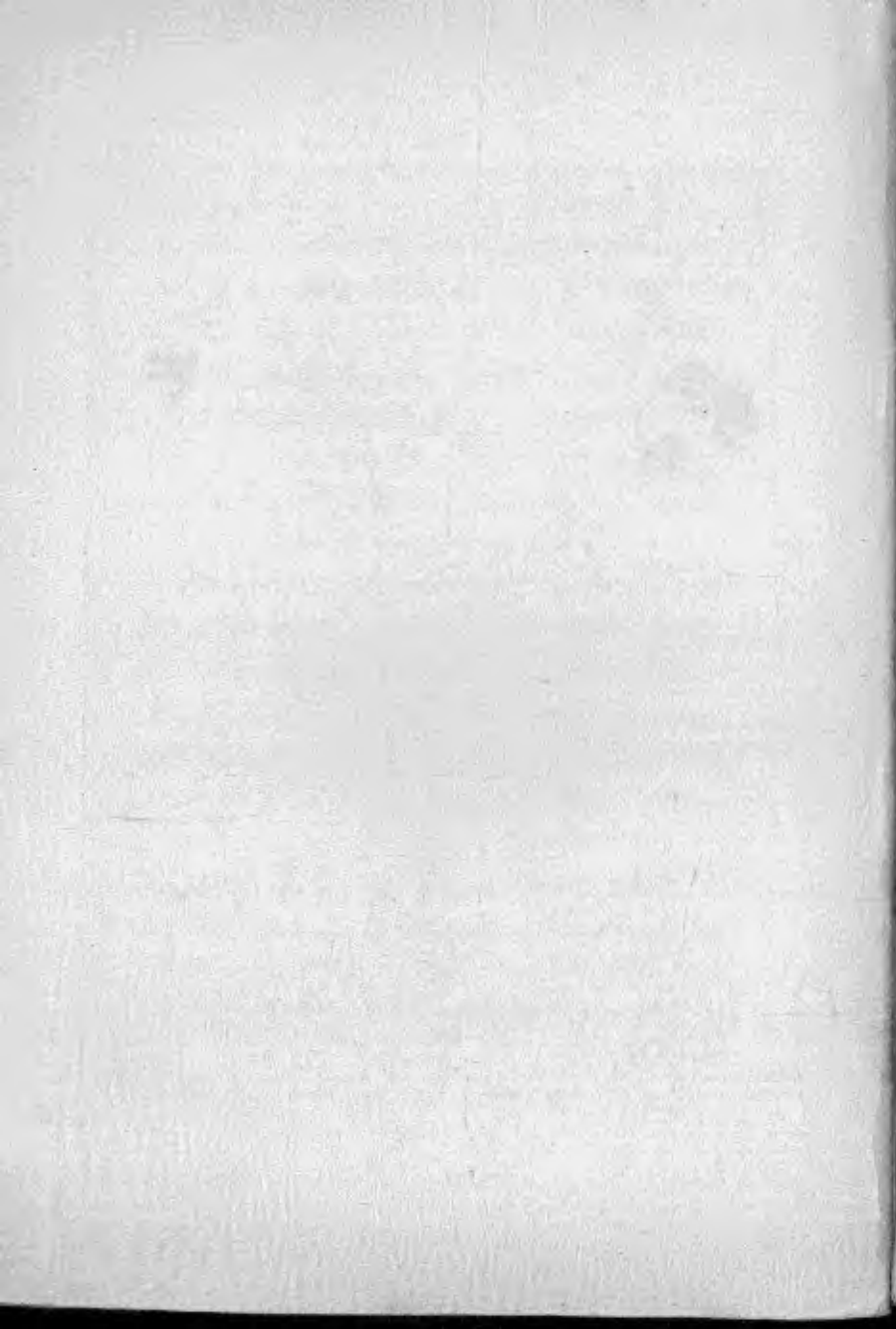
De fait, il se peut qu'un crâne trop rond soit breton ou auvergnat, il n'est point basque. Pas plus que n'est basque, s'il est anglais ou espagnol, un crâne trop long. Précisons un peu plus. En quoi le crâne euskarien diffère-t-il des autres ? A mon sens, par la saillie des bosses pariétales qui élargit sa voûte. Ce serait là peut-être ce qu'il offrirait de plus spécifique, comme on peut le vérifier dans nos recoins les plus authentiquement basques. D'où cette curieuse apparence de triangle renversé qui frappe sur les visages de chez nous, non déformés par la graisse. Avec un sens supé-

rieur de l'essentiel et du vrai, Ramiro Arrué a stylisé le trait dans ses créations : danseur souletin, pilotari du Labourd, pêcheur de Fontarabie. Vous dirai-je qu'à cette conformation ne convient qu'une seule coiffure : le béret ? Pour les têtes en forme de boule (ou de poire) il y a la casquette, et il y a le chapeau.

Je veux croire qu'on a mal regardé ses cheveux et ses yeux. Peut-être même néglige-t-on de les regarder, estimant qu'ils ne sauraient avoir d'autres nuances que celles qui priment dans tout le Midi. Forts de cette gratuite conviction, peintres et écrivains s'obstinent à nous sortir des Chiquitos contrebandiers aussi bruns et frisés que matadors andalous, des Gachucha, filles d'auberge, aussi « œil noir » que cigarières de Séville. Les savants de leur côté ne nous voient pas sous des couleurs moins sombres. Eh ! bien ! Je les invite, les uns et les autres,



*D'après le Tableau de Ramiro ARRUE.*



à une enquête dans tel village isolé dans les montagnes de l'intérieur ou dans les criques de Biscaye. C'est là-bas, loin des centres cosmopolites, à l'écart des grandes voies de communication (et de contamination) que se perpétue, pur de tout mélange, le véritable sang euskarien. Ils peuvent s'attendre à n'y découvrir que des yeux gris, verts ou bleus. Bleu de ciel : *zeru zola bezaïn urdin*. D'autre part, ils ne feront pas faute d'y relever à quel point le blond domine sur les chevelures d'enfant — le blond franc. Constatations d'importance, car mieux que l'adulte, l'enfant révèle les caractères essentiels d'une race.

Donc pour nous, un basque authentique aura les yeux gris, bleus, verts, tout excepté noirs. Quant à ses cheveux, je vous concède qu'ils doivent être bruns — brunis, plus exactement.

Sans m'attarder aux oreilles et au nez

(que d'aucuns prétendent un peu long) je dirai que l'ensemble de la tête offre un « je ne sais quoi » qui permet à deux basques, en quelque lieu qu'ils fassent rencontre, de se reconnaître avant de s'adresser la parole. C'est précisément ce « je ne sais quoi » qui défie toute peinture, toute mensuration.

Il a les épaules larges, la taille étroite. Ajoutons que lorsqu'il est maigre (c'est souvent son cas) il lui manque un peu de quoi remplir honnêtement un fond de culotte. Si bien que ses culottes, il aurait tendance à les perdre à la moindre défaillance de la fidèle ceinture. Léger accident dont j'ai été plus d'une fois témoin, les soirs de marché à Tardets, et que je suppose tout aussi fréquent, les soirs de marché à Saint-Palais, Espelette et Baïgorry.

Nous savons qu'il est agile et d'une adresse naturelle ; qu'il excelle dans les sports ; à la pelote, comme juste, où sa maî-



trise ne risque guère d'être égalée ; et dans les sports Anglo-Saxons où il ne réussit pas trop mal pour peu qu'il y prenne goût.

Sa vigueur n'est point contestée non plus. On soupçonne moins de quoi elle est capable sous l'aiguillon de la colère. Un simple exemple à l'appui. En 1915, au front, un bataillon colonial reçut une recrue originaire, il me souvient, d'Ainhoa. Gauche et malingre, le jeune labourdin fut en butte, dès l'arrivée, aux brimades des anciens. Il souffrait tout avec une muette indifférence, d'autant qu'il ignorait le premier mot de français. Parmi ses persécuteurs les plus acharnés, figurait un bordelais, sorte d'hercule forain, fier de ses biceps. Un jour celui-ci n'imagina rien de mieux que de verser du café bouillant sur les mains de sa victime. Cette stupide plaisanterie mit fin à la résignation du pauvre Ainhoar. Il poussa un juron (de ceux qui ont cours en deçà la

Nive), bondit sur le colosse, et en un tourmain, le terrassa. On eut quelque peine à desserrer l'étreinte de dix doigts de fer autour d'un cou asphyxique. Tout ceci pour avertir qu'il vaut mieux ne pas pousser un basque à bout.

Enfin il est endurant. D'une exceptionnelle endurance. Il en a donné la mesure à la fois comme colon et comme soldat. Et il n'est pas de prouesses qu'elle ne lui ait permis d'accomplir dans certaines conjonctures, témoins Elcano et ses compagnons. Je ne pense pas qu'on trouve dans les annales de notre planète, odyssée plus prodigieuse que celle d'Elcano et de ses compagnons. Partis avec Magellan, ils survécurent seuls à la fameuse expédition ; puis à travers des obstacles insurmontables (pour d'autres que pour eux) à travers les dangers qu'on devine, poussant leur frêle esquif sur un formidable inconnu, les premiers ils bouclè-

rent le tour du monde. Il y fallait une audace et une résistance de basque. L'histoire, injuste à son ordinaire, a couronné Magellan; il n'atteignait pourtant pas à la cheville d'Elcano.

Voilà pour le physique.

Au moral, le basque moyen n'est pas mieux connu, si l'on en juge par ses portraits. Ses portraits, plutôt ses caricatures. Les écrivains l'ont défiguré à plaisir, sans qu'il s'en portât d'ailleurs plus mal. Loti le premier, a voulu qu'il fut triste — à son image. Et le maître de faire école. Sous son patronage, la tristesse de l'âme basque est devenue classique en littérature, apparentée à la tristesse de l'âme bretonne. Par la réserve un peu grave où il s'enferme d'instinct devant l'étranger, notre homme a donné le change à ses observateurs. Les induisant en erreur, car il est rien de moins que triste. Rien de moins que triste, croyez-m'en, au

cabaret lorsqu'il gagne au muss (ou qu'il perd); aux champs lorsqu'il fait beau (ou qu'il pleut); en mer, par temps calme (ou par tempête); à la foire, après opération avantageuse pour lui (ou pour le maquignon). Gaieté spéciale que la sienne : je comprends... qu'on n'y comprenne goutte par delà Nive et Adour. Tour à tour bruyante, silencieuse, rêveuse, ironique, hermétique. Imperturbable gaieté, à l'épreuve des aléas (heur ou malheur). Gaieté tonique, enfin. Que de fois m'y suis-je retrempé, de retour au pays, après de longs et lointains exils!

Autre erreur : on le tient pour fataliste, à damer le pion à l'Arabe. Un monde les sépare en réalité. Si l'Arabe estime « qu'il vaut mieux être assis que debout, couché qu'assis, mort que couché » le basque, plus sage, pense qu'il est un temps pour tout.

Non, il n'est ni fataliste, ni pessimiste, ni

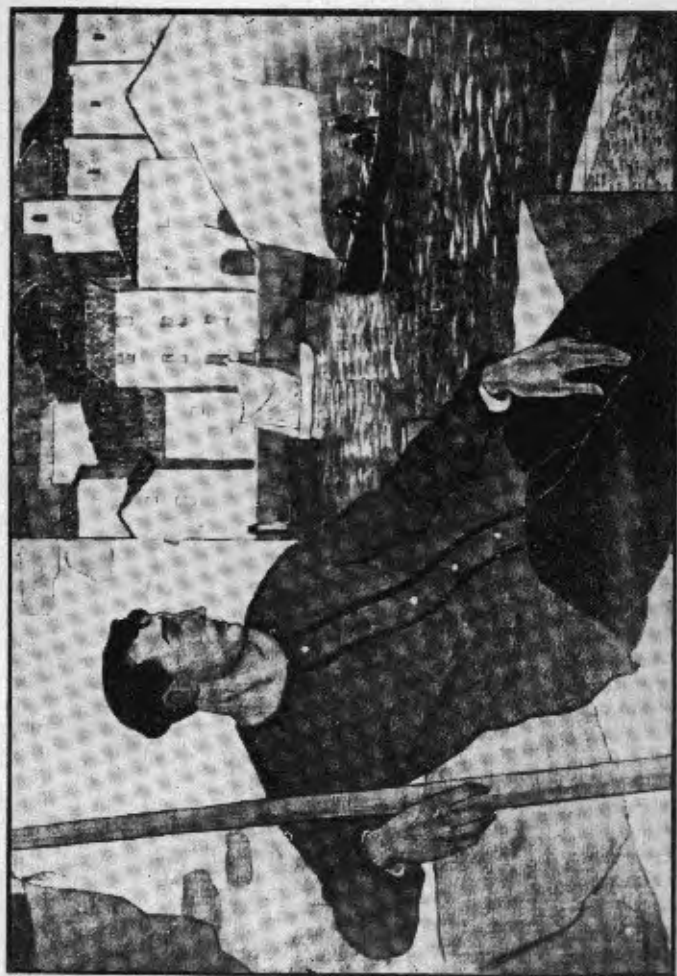
rien de ce qu'on a voulu qu'il fût. S'il était nécessaire de le classer quelque part, j'en ferais un épicurien. Epicurien de bon aloi, s'entend. De ceux qui conçoivent, à l'exemple du philosophe (sans l'avoir lu), qu'il est des moments dans la vie où rien ne vaut un bon verre de vin, avec autour, quelques amis. Ce n'est pas moi qui l'en blâmerai, ni vous. De là son inaltérable sérénité. A l'heure où l'on se débat à l'entour, dans l'inquiétude ou l'agitation, il a retrouvé, lui, son équilibre, un instant ébranlé par la dernière tourmente. Ainsi firent ses pères, toujours, après les catastrophes.

Quoi qu'il en soit de sa philosophie, elle s'appuie sur une foi simple et robuste. On a soutenu qu'il s'y mêlait du fanatisme et de la superstition. Autre erreur encore ! On oublie que le basque a la tête froide et solide. Il lui suffit de comprendre que tout ne se borne pas à la vie sur terre. Aussi bien

la religion participe-t-elle de son patrimoine. N'y touchons pas. Avis aux imbéciles qui en auraient quelque dessein.

De la liberté souvent grande de ses propos de table, il ne faudrait pas conclure à la licence de ses mœurs. Non pas qu'elles soient austères, ses mœurs. Tant s'en faut ! Elles ont de la tenue, sans plus. Par exemple, on ne badine pas sur un point : l'honneur du foyer. Des auteurs l'ignoraient sans doute qui n'ont pas craint d'introduire l'adultère en un pays basque de fantaisie. Leur ferai-je observer que l'article est inconnu chez nous ? Qu'on nous parle de maris trompés à Carpentras et à Landerneau, d'accord ! Mais pas aux Aldudes ! Cent douros contre cent sous qu'on n'y rencontre pas l'ombre d'un seul ! Pas plus que l'épouse de César, l'épouse chez nous ne doit être soupçonnée, sa vertu mise en doute. Gardienne du foyer : noblesse oblige. Le basque





*D'après le Tableau de Ramiro ARRUE.*



ne conçoit pas d'autre rôle pour la femme, de plus nécessaire et de plus beau. Peu lui chaut que l'on pense autrement, ailleurs.

Sa probité est reconnue. En Amérique elle est même proverbiale, depuis l'époque éloignée où elle détonait au milieu d'aventuriers de tous poils et de tous pays. Cette réputation d'honnêteté que tout jeune émigrant basque porte dans ses bagages, ne sera pas pour lui un atout négligeable de réussite. Tant il est vrai que la plus grande habileté en affaires, c'est encore l'honnêteté.

Sans compter qu'il est homme de parole, au-delà de ce qu'on imagine à l'étranger. Contrairement à l'adage latin, pour lui, le dit vaut l'écrit. Si ce n'était que de lui, l'acte notarié serait inutile et les études chômeraient. C'est par la seule tradition orale, songez-y bien, que s'est perpétuée, sa civilisation à travers les millénaires.

Il a de la volonté. Là non plus, point de

contestation. Comme d'autre part, il est patient et endurant, on peut conclure qu'il n'est pas homme que l'obstacle rebute ni la difficulté. L'alliance de ces trois qualités (l'une physique, les deux autres morales) lui assure de fréquents et étonnants succès dans les diverses contrées où il s'expatrie, le plus souvent sans ressources et sans instruction. Cet américain à la démarche placide, qui se rend à sa partie de « muss », ne le jugez point sur son air gauche ou sa mine embarrassée. Il se peut que ce gros homme débonnaire soit un « as », ni plus ni moins. Sans doute seriez-vous surpris des prodiges d'audace, d'énergie, d'habileté déployées par lui avant de forcer la fortune dans quelque région hostile et perdue d'Argentine, de Mexique, de Californie, ou de Chili.

D'où tire-t-on qu'il soit taciturne ? Silencieux, oui ; ennemi des paroles inutiles. Il est d'accord avec le Berbère : « Si ce que tu

as à dire ne vaut pas mieux que le silence, tais-toi! ». A l'inverse de ses voisins, les discours le laissent froid. Il ne fait exception que pour le sermon du dimanche — encore lui arrive-t-il d'y dormir plus souvent qu'il ne conviendrait.

On le trouve un peu lent, je sais, pour notre époque ivre de vitesse. Voire! Y a-t-il véritablement là matière à reproche? Lequel des deux, je vous prie, est-il dans le vrai, de ce paysan d'Urrugne qui règle sa souple démarche sur le pas pesant de son attelage ou de l'étranger pressé qu'il voit filer à 120 à l'heure sur la route d'Espagne? Il est un rythme normal pour l'homme (qu'on ne saurait artificiellement précipiter ni ralentir), et je ne serais pas surpris, ma foi, que ce rythme normal, le basque ne l'eût fait sien.

Patience, volonté : qualités maîtresses. Il est fâcheux qu'elles n'opèrent pas toujours

à propos, qu'elles tournent quelquefois à l'entêtement. Car le basque (soyons juste) n'a pas que des qualités. Il a aussi ses défauts : trois, au moins. Et je crois qu'en cherchant bien... Tout d'abord, l'entêtement. Difficile à nier, son entêtement.

Buruan duena, ezdu aztalean.

Aussi certain que le Français est bavard, égoïste l'Anglais, vaniteux l'Espagnol, voleur le Grec, le Basque est têtue. Lorsque dans nos villages, entre deux voisins également butés, s'allume un procès, on peut affirmer qu'il y en aura pour des lustres, et que l'affaire (pour peu que la basoche y trouve profit) ne s'éteindra qu'en Cassation.

Deuxième défaut : son penchant à la colère. Non pas qu'il s'emporte sans raison, mais il s'emporte à l'excès. Je vous ai dit que la colère décuplait ses forces. Cela lui vaut d'incontestables avantages dans les

rixes, mais aussi des ennuis devant les tribunaux. Il fut un temps où il tranchait ses difficultés au makhila, brutalement — mais loyalement. Le bon temps, confessent les vieux, non sans regret.

Troisième défaut : il est vindicatif. Son naturel ne le porte guère au pardon spontané des offenses. Un de ses vieux préceptes — à coup sûr le plus vieux — proclame la loi du talion :

Eguiliari egiok

J'incline à croire qu'à l'origine ses représailles furent impitoyables. Je conjecture également que les premiers évangélistes eurent du mal à lui faire accepter, sur ce point, l'enseignement du Christ. Après tout, cette primitive rigueur dans la vengeance ne fut-elle pas inutile. Et peut-être lui doit-on ce respect inné d'autrui qui constitue l'assise solide de la civilisation euskarienne.

Ne vous récriez pas ! Le basque a sa civilisation, comme il a sa langue. Oh ! une modeste civilisation, et rustique, à l'image de l'agreste décor où elle survit avec ses mœurs, ses coutumes, ses traditions, ses lois. Du moins ne peut-on lui contester un privilège : celui de la durée. Autour d'elle, tant d'autres civilisations plus brillantes ont passé avec l'éclat (et la brièveté) des météores. Il leur manquait l'essentiel : la trempe où se brise la mâchoire du temps. Rien ne compte ici-bas que ce qui dure.

Au reste, qu'on ne s'y trompe pas. Ce paysan à la rude écorce, ce marin fruste et ignorant sont aussi évolués que les citadins les plus cultivés. Ils ont évolué sur un autre plan : le plan moral. Chaque civilisation évolue et n'évolue que sur un plan : la civilisation grecque sur le plan artistique ; celle de Rome sur le plan politique ; la médiévale sur le plan mystique, la moderne sur le plan

scientifique. Le basque a évolué sur le plan moral. Tout bien pesé, je ne trouve pas son choix si mauvais. Il n'est de véritable civilisation que sur le plan moral. Ne perdez pas de vue que notre coin est peut-être le seul au monde où le crime et le vol sont à peu près inconnus. Cela mérite quelque considération. N'en inférez pas que, sur le plan intellectuel, le basque soit demeuré en retard. Certes, il n'a pas inventé le téléphone ni le moteur à explosions ; par ailleurs, ses créations artistiques et littéraires sont modestes. Mais dans le sommaire et rustique bagage que de choses de prix ! Pour moi, je sais une vingtaine de proverbes souletins pour lesquels je vous abandonne la métaphysique de Kant, et les équations d'Enstein par dessus le marché. Tel couplet d'un vieux refrain qui se chante, minuit passé, dans nos auberges, m'en a plus appris sur le problème de la destinée humaine, que toutes

les formules de philosophie classique, ancienne et moderne.

Voici condensée en six mots (pas un de plus) la fameuse théorie de l'Evolution :

Lehen hala ;

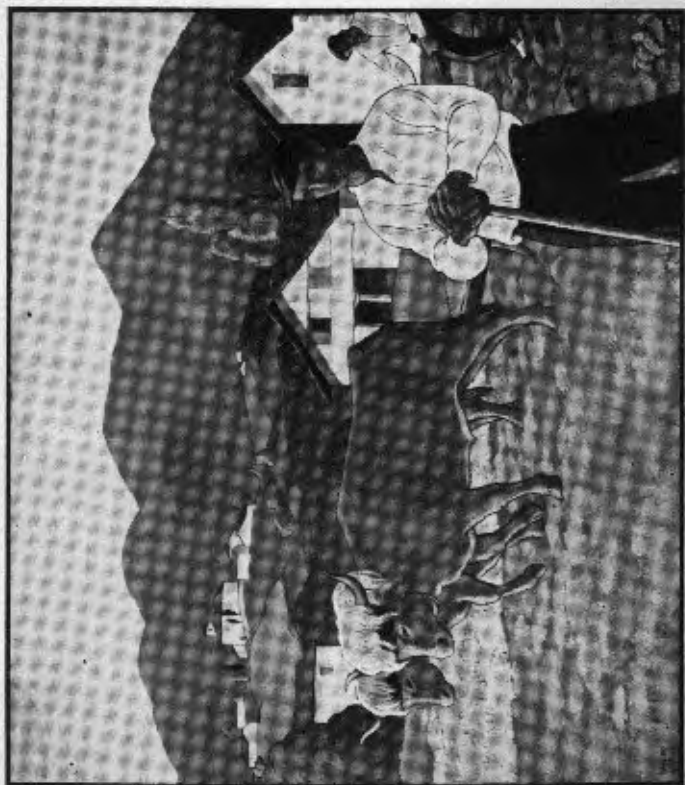
Orai hola ;

Gero nola ?

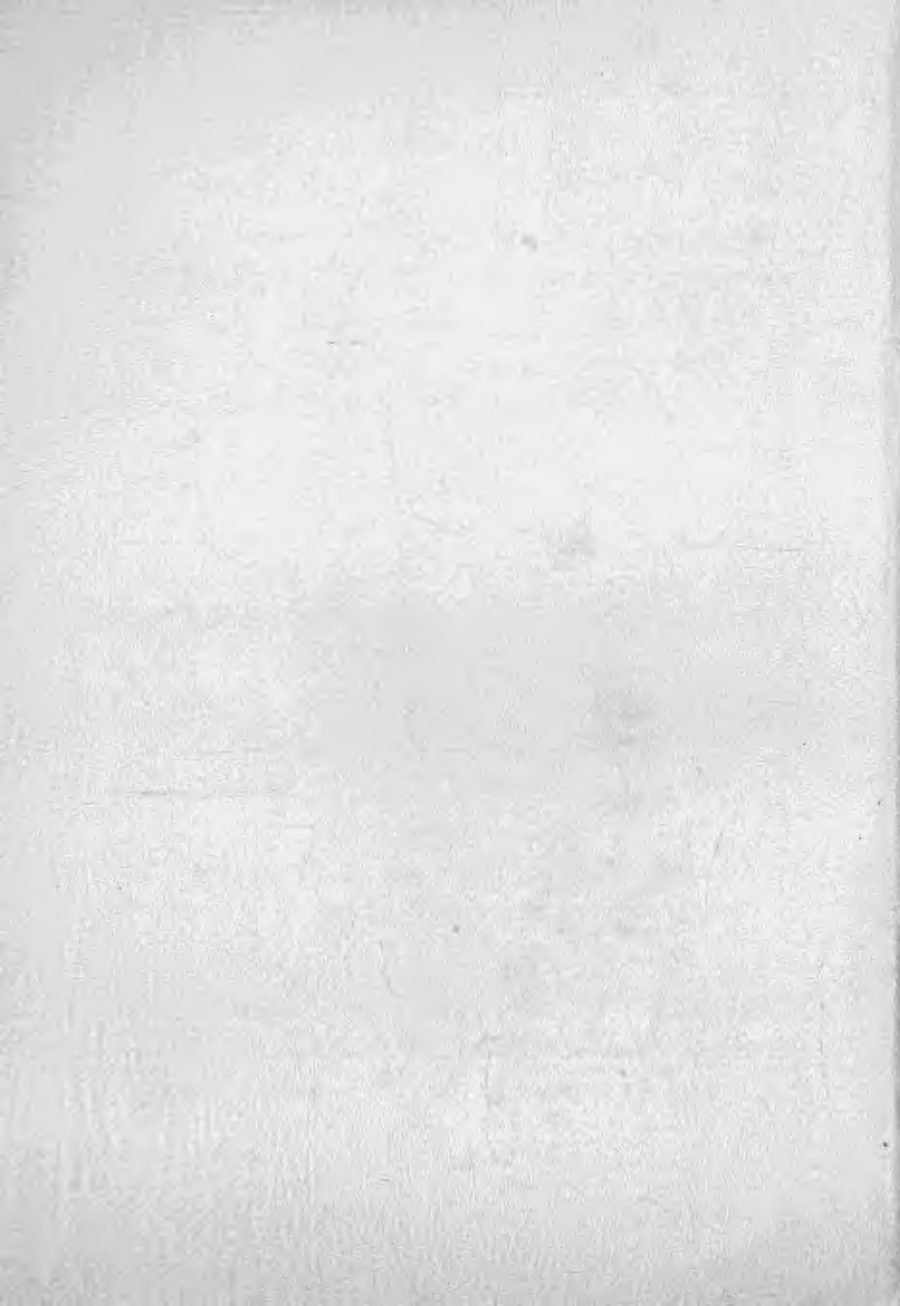
Lamarck et Darwin n'y ont rien ajouté d'essentiel en d'innombrables volumes.

Nous n'avons pas de littérature écrite, soit ! Ce n'est pas dans les livres, dans la cendre des signes morts que se conserve la quintessence de notre héritage intellectuel, c'est dans le vivant refuge d'une langue parlée. Je vous glisserai dans l'oreille que chez certains basques — chez beaucoup de basques — il faut toujours compter avec cet impondérable : l'esprit. Je dis bien, l'esprit. Lorsqu'on s'y attend le moins et sans qu'il y paraisse, il relève leurs moindres propos,





*D'après le Tableau de Ramiro ARRUÉ.*



léger, fluide, subtil — insaisissable pour l'étranger. Rien de commun avec le sel gaulois ; rien de commun avec l'humour anglais ni la galéjade provençale. Il faut, pour l'entendre, entendre l'esprit même de l'euskara, et non seulement la lettre. Il faut avoir mesuré surtout ce qu'elle donne, notre langue, sur des lèvres privilégiées. Avant la guerre, plus d'une fois, j'ai eu cette bonne fortune. Cela se passait d'habitude dans une salle enfumée de cabaret. Affluence de soir de fête ou de foire. Banale au début, la conversation prenait vie, tout d'un coup, sous la verve de deux ou trois interlocuteurs. Et c'était, dans l'atmosphère alourdie, un vol de phrases ailées. Saillies, réparties, s'entre-croisaient, coupées de chansons, d'anecdotes, de satires, de dictons, de confidences, d'improvisations. L'auditoire marquait les points en connaisseur. Personne ne songeait à s'en aller avant l'aube, et chacun se reti-

rait tonifié, enclin, lesté d'optimisme, à regarder la vie sous le bon angle. Je compris alors la mission de ces obscurs protagonistes. C'est par leurs lèvres privilégiées que se transmet impolué, à travers les générations, le sel de notre culture à nous.

Hélas ! je la vois bien menacée, à l'heure présente, notre antique civilisation ; forcée dans son ultime réduit par la civilisation machiniste moderne. Bien menacée également, notre langue, la belle et mystérieuse Euskara, cernée de tous côtés par les patois latins, par le bas-français et le bas-espagnol, les pires de tous. Saura-t-il les défendre l'une et l'autre, le basque actuel, comme les défendirent ses pères ? Ayons confiance ! Sous l'humble toiture du foyer familial, à son tour, il recevra l'indélébile empreinte aux vertus de talisman qui lui permettra « de demeurer ferme parmi les courants », de ne pas perdre pied. C'est dans l'ambiance

patriarcale des rustiques demeures qu'il faut chercher le secret de la fortune singulière de notre race : le miracle de sa durée. Durée sans stagnation, donnez-vous garde de confondre. Malgré son traditionalisme foncier, le basque n'est pas rétrograde. Il est, je le répète, aussi évolué — sur le plan moral même plus évolué — que le plus évolué de ses contemporains.

Il ne rejette pas en bloc le progrès : il y fait seulement son choix. Car il possède, au plus haut degré, la faculté de retenir ce qui lui convient, de repousser ce qu'il sent contraire au génie de sa nature. Salutaire faculté. Elle aide à comprendre pourquoi les grands faits de l'Histoire ont si peu déteint sur le basque. De Rome au temps de sa puissance, il accepte le jeu de paume (qui lui convient) mais rejette le bas-latin (qui ne lui convient pas) ; des rois de France et d'Espagne, il accepte le service militaire

(qui lui convient) mais rejette le servage politique (qui ne lui convient pas); de la Révolution, il accepte le système métrique (qui lui convient) mais rejette la loi sur les successions (qui ne lui convient pas). Des Maures et des Visigoths, il n'accepte rien du tout. Souhaitons que de la civilisation industrielle qui nous submerge, il ne retienne que juste ce qui lui convient (peu de chose, j'espère) et que de longtemps il préfère le muss au cinéma. Souhaitons par dessus tout que, dans l'ordre moral, il continue à accepter le moins possible du dehors. Au surplus, notez que les diverses dominations subies par lui (celle des Anglais singulièrement) furent à peine nominales. Au fond, il n'a jamais obéi que dans la mesure où cela ne le gênait pas, et il a toujours témoigné, dans son for intérieur, une égale indifférence pour toutes les formes de gouvernement et d'administration (choses étrangères pour lui).

Sans doute son opportunisme est-il unique dans son genre. Il me fut révélé de façon flagrante et savoureuse dans les archives d'une petite commune de la Haute-Soule. Parmi d'autres singularités, vous trouverez dans ces archives de curieux vivats politiques consignés dans le procès-verbal de certaines séances municipales. Simples vivats mais dont le comique intérêt ne vous échappera point. Je ne connais pas de témoignage plus pittoresque ni plus suggestif de la houle qui, depuis plus d'un siècle, ballote la France. Oyez plutôt : 1792 : vive la République, une et indivisible ; 1795 : vive le Directoire ; 1804 : vive l'Empereur ; 1816 : vive le Roi ; 1830 : vive la République ; 1831 : vive le Roi ; 1848 : vive la République ; 1852 : vive l'Empereur ; 1872 : vive la République ; 1896 : vive Félix Faure (sic). Et par la suite, vive quoi ? Je l'ignore, n'étant point prophète. Ce que je prédis, c'est que les

vivats futurs seront inscrits sur les registres de la mairie avec le même enthousiasme indifférent. Vive n'importe quoi, pourvu que cela ne nous gêne pas trop. Et puisqu'aussi bien le vent est à la démocratie, le basque moyen condescendra, je m'en porte garant, aux réformes les plus osées, jusqu'au prélèvement sur le capital — exclusivement. Sur ce point, par exemple, je doute qu'il soit jamais d'accord avec les socialistes.

Le basque émigre volontiers ; c'est un fait. Obéirait-il à l'inquiétude atavique, propre, dit-on, à notre race ? Serait-il particulièrement sensible au mirage de l'aventure ? La vérité nous paraît plus simple : le basque émigre moins par goût que par nécessité. Les cadets sont trop nombreux chez nous pour les ressources du pays — du moins ils l'étaient, car depuis la guerre... Il y a plus : il y a l'intégrité du foyer qui prime tout.



Pour ne point la compromettre, les cadets s'en iront chercher fortune au loin, mais jamais sans espoir de retour, car nul ne demeure plus attaché au sol natal. Il ne faut pas considérer séparément Basque et Pays Basque, comme on se plaît à le faire. Ils ne seraient pas, l'un et l'autre, ce qu'ils sont, l'un sans l'autre. Ils se sont façonnés (et protégés), par action réciproque, le long des siècles. Sur aucun autre point du globe, semblable alliance ne fut scellée entre l'homme et la terre. Jusqu'à ce jour rien n'a pu l'entamer, cette alliance. Elle a tenu contre les entreprises du dehors, violentes ou pacifiques. Mais voici qu'un autre danger s'annonce, pire peut-être, sous les signes modernes du Progrès : distributeur d'essence, panneau de réclame, cheminée d'usine, palace, sanatorium. Bah ! ici, comme toujours, l'homme et la terre comptent sur le temps, troisième et fidèle allié, pour réparer le mal.

On parle de son esprit d'indépendance. Au vrai, il possède un sens supérieur de la liberté qui l'a tenu aussi éloigné du servage que de l'anarchie. Mieux que personne, cet irréductible indépendant porte en lui, discret mais impératif, le sens de l'autorité — de certaines autorités. Encore un effet des antiques disciplines maintenues dans l'enceinte immuable du foyer.

Enfin (dernier trait) il a conscience de sa dignité d'homme. En Euskara, le mot *guizona* signifie quelque chose de plus élevé que le vocable homme en *erdara*. Dans les autres langues, le terme a besoin qu'on l'ennoblisse par des qualificatifs appropriés : le français dira : agir en homme d'honneur ; l'anglais : agir en gentleman ; le basque dit : agir en homme (tout court) : *guizonki*. Quelle que soit sa place dans la société, pauvre ou riche, instruit ou ignorant, un basque authentique se classe par la fière notion, innée chez lui,

de sa dignité d'homme. C'est là son titre de noblesse, conféré de droit par le sang euskarien. Il en vaut d'autres — et il remonte au-delà des Croisades.

J'arrête ici mon portrait. A dessein, je le laisse inachevé. Chacun de vous y ajoutera d'autres traits (à garder secrets entre nous) que pas plus « kaskoïns » que « beharri-motz » n'ont besoin de connaître.

---

IMP. G. BURCH. - DAYTON



F  
10013  
14



